

GISÈLE HALIMI

**LE LAIT
DE L'ORANGER**

nrf

GALLIMARD

*Les Mémoires, au fond, sont
les romans de ceux qui, avant
de les écrire, ont pris la précau-
tion de les vivre.*

Félicien Marceau

Merci à Michèle Thomas
pour sa précieuse documentation et son amitié.

LE MAGICIEN

Édouard le magicien

9 décembre 1976. Édouard ne put finir sa toilette. Il s'affaissa au pied de son lit en appelant : « Fritna, Fritna! »

Fritna : Fortunée, ma mère. Comme tous les jours, elle le surveillait du coin de l'œil pendant qu'il s'affairait dans le coin lavabo, séparé du reste de la chambre par un vieux rideau. Elle se précipita, mais ne put le relever.

Ce soir-là, je pris une très vieille photo d'Édouard. Je la retournai et écrivis au dos : « 9 décembre 1976. Édouard, mon père, a commencé sa descente vers la mort. » Je retournai de nouveau la photo et me mis à la contempler avec une minutie professionnelle.

Avocate, j'avais coutume de regarder ainsi les albums de reconstitution de certains dossiers criminels. Je me plaçai sous la lumière crue de ma lampe de bureau et fis osciller la photo de manière à atténuer les rayures du vieux papier qui, c'est ainsi, en tombant sur les moustaches d'Édouard Fairbanks Junior, en déviaient le dessin. Le tangage – roulis que j'imposais à la photo me brouillait le cœur, entre mal de mer et difficultés à trouver mon oxygène. Et, comme pour empêcher ces retrouvailles dont l'urgence me prenait à la gorge, l'insolence des vingt-cinq ans de ce personnage, son sourire de conquérant perdaient leur netteté joyeuse.

J'essuyai mes lunettes.

Le jour où je les avais portées pour la première fois, en jouant les dames des magazines, menton levé, sourire engageant, lèvres en cul de poule, l'air stupide, Édouard avait murmuré : « *Meziana*, belle, tu es belle toujours, *meziana*...

– Mais je vieillis, papa... les lunettes...

– Mais non, toi, jamais, non!... »

Je me taisais, je prenais des poses avantageuses devant le miroir. Vieillir, c'était avancer vers l'échéance, vers ce jour où il partirait, où il aurait fait son temps, terminé sa vieillesse puisque j'entamais la mienne.

Dès mes premiers pas, dès mes premiers mots, c'est vers cette photo que je brinqueballais. Agrandie, encadrée à l'ancienne, elle occupait depuis toujours le centre du mur nu de l'entrée. Mal assurée sur mes guibolles, je tournais autour de ce bel homme au pantalon de velours. Je voulais capter son regard. Je m'impatientais de son silence, puis de son absence.

J'avais à peine deux ans quand, en état de grâce, je joignis les mains et déclarai : « *Amenah papa* », onomatopée que mon entourage, ébloui par ma précocité, traduisit aussitôt par : « Voilà mon papa! » Mes premiers mots. Personne n'y vit un signe. Tous les jours et jusqu'à ce que mon vocabulaire s'étoffât, je me plantais devant le grand portrait, et lançais, impérieuse, mon « *Amenah papa* ».

Il me semble bien que, dès l'adolescence, mes foucades, mes amours, mes combats, d'une certaine manière, ont coexisté avec lui, mon père. Il était là, tout simplement. Comme un passager clandestin, en moi.

Il désapprouvait presque tous les choix de ma vie d'adulte : que je m'expose en plaidant pour les nationalistes tunisiens ou algériens, que j'aie enquêté au Viêt-nam sur les crimes de guerre américains, que je « fréquente » des Simone de Beauvoir

ou des Jean-Paul Sartre (qu'il trouvait fort antipathiques, et peu « distingués »), que je m'éprenne de personnages douteux incapables de m'entretenir et, de plus, non circoncis. Mais il désespéra très vite de me convaincre ou de me contredire.

Au demeurant, de quels moyens disposaient-ils, lui et ma mère, pour mener cette bataille ?

Très tôt mes parents comprirent qu'ils ne pourraient me contraindre. Mise en quarantaine, enfermée dans mon silence, isolée par celui des autres, je n'hésitais pas, à dix ans, à me lancer dans une grève de la faim illimitée. Je refusais alors de souscrire aux obligations des filles de la maison, ménage, vaisselle, service des hommes de la famille. Je ne souffrais pas. Je ne théorais pas. Je m'arc-boutais dans le rejet d'un ordre.

Les tenants de cet ordre cédèrent très vite, comme confrontés à un phénomène qui échappait, par son étrangeté, à tout traitement connu. Ma mère redit, une fois encore, la malédiction d'avoir engendré une fille « garçon manqué », mon père s'en prit aux maléfices des livres. Il ne les connaissait pas. Il craignait leur pouvoir. Je lisais trop, c'était évident, et ces livres faisaient de moi une révoltée.

Tous deux renoncèrent donc, provisoirement du moins, à me faire rentrer dans le droit chemin.

Pour Édouard et Fortunée, je posais un problème que la raison ne pouvait résoudre. Je n'étais pas *normale*, voilà le fond de l'histoire. Je devais être atteinte d'une forme de folie, bénigne certes mais folie tout de même, pour dévier ainsi du comportement des gens *normaux*.

Ma mère affectionnait certaines expressions telles que « les normes », « les gens normaux », « la vie normale ». Elles traduisaient une sorte de laissez-passer pour un bonheur tranquille, une reconnaissance sociale sans éclat, le respect des voisins et de la famille. Pour son malheur et celui de ladite famille, je me situais en dehors, en marge, contre... Bref, j'étais affligée d'une tare dont mes parents se renvoyaient la responsabilité.

Quelque ancêtre m'avait sûrement inoculé cet étrange virus. Ce Métoudi lointain, mon aïeul maternel, en fuyant l'Inquisition de Charles Quint et les Maranes, n'avait-il pas subi de telles épreuves qu'il en demeura *mekhalkhal*, le cerveau fêlé, insinuait surnoisement mon père? Et Édouard, rétorquait Fortunée, scandalisée, ne venait-il pas de ces tribus berbères mal définies, dont le nomadisme avait, quelques siècles auparavant, agité l'Afrique du Nord? Ne serait-il pas, par exemple, le descendant de l'un des fidèles de la Kahéna?

Mon grand-père paternel me racontait souvent, par bribes, l'épopée de la Kahéna. Cette femme qui chevauchait à la tête de ses armées, les cheveux couleur de miel lui coulant jusqu'aux reins. Vêtue d'une tunique rouge – enfant, je l'imaginai ainsi –, d'une grande beauté, disent les historiens. Veuve dans la force de l'âge, elle apprit à ses deux fils comment prendre le pouvoir sans jamais le céder. Devineresse, cette passionaria berbère tint en échec, pendant cinq années, les troupes de l'Arabe Hassan.

La Kahéna était-elle juive¹? Personne ne le sut vraiment.

Cette femme au pouvoir surnaturel me fascinait. Je rêvais, écolière, devant les ruines d'El Djem où, dit-on, elle fit creuser un souterrain sous l'immense Colisée, afin de soutenir un siège.

Grande stratège militaire, elle inventa, au septième siècle, la tactique de la terre brûlée. Quelques siècles plus tard, les Russes mirent ainsi Napoléon en déroute.

Elle régna, comme aucun *chef* militaire, sur une grande partie de l'Afrique du Nord, des Aurès à Bizerte, de Constantine à Gabès. Aucun *maître* incontesté ne commanda à ses troupes avec une générosité aussi parfaite.

1. Selon Ibn Khaldoun, *Kahéna* peut signifier soit devineresse, soit prêtresse juive (du mot hébreu *Kohen*).

Elle libéra tous ses prisonniers arabes. Sauf un, Yésid ou Khaled. Ce jeune homme, superbe comme le désert, elle l'adopta. Selon le rite berbère, en faisant le signe de l'allaiter.

Il la livra aux Arabes.

Fut-il son amant? Et son amant heureux? La trahit-il pour rompre le charme qui l'attachait à cette créature qui le subjuguait? Voulut-il ainsi retrouver la voie du sang arabe, le sien?

La Kahéna pressentit sa fin. Elle sauva d'abord ses fils en leur conseillant la soumission et la conversion à l'islam. Je n'ai pas retrouvé ce puits, *Bir el Kahena*, sur la margelle duquel elle fut, dit-on, décapitée. A moins qu'elle ne mourût dans une de ces criques, limpides comme aux premiers jours, près de Tabarka.

Résistants qui ne se convertirent point? Ou, au contraire, ralliés à Hassan, mes ancêtres paternels auraient-ils fait retour au judaïsme de la Kahéna, plus tard? Dans tous les cas, Fortunée ne manquait pas de rappeler qu'elle s'était mésalliée en épousant, elle la Juive sépharade à la généalogie orthodoxe, un bédouin, dont la conversion n'enlevait rien au statut roturier et même mécréant d'Édouard.

La dispute tournait au rite. Elle se terminait presque toujours sur la même invective: « Ta fille est folle! » se lançaient, en parfaits duettistes, Édouard et Fortunée.

L'amour que me portait mon père, très tôt notoire dans notre cercle, ne pouvait, il fallait se rendre à l'évidence, me débarrasser de mon grain. « *Mektoub!* c'est le destin! » soupirait ma mère avec un air de tragédienne grecque. « Dieu est le plus grand. »

C'est avec ces mêmes mots qu'elle accueillit, presque sereine, la nouvelle: Édouard allait mourir. « *Mektoub!* »

J'avais beau le savoir, être avertie, parce que les médecins et l'expérience vous le disent, trois métastases osseuses du cancer de la prostate n'autorisent, au mieux, qu'une brève rémission, non, je n'y croyais pas. Quelque chose, tenant plus à la sorcellerie – Édouard, sans s'en douter, était sorcier – qu'à l'improbable succès de la science, allait, devait se produire. Édouard, force de la nature – « j'étais un vrai lion », répétait-il doucement à quelques jours de sa mort –, ne pouvait disparaître ainsi. Même au cancer, il jouerait un tour. Il en avait plus d'un dans son sac. Par le rire ou la formule cabalistique, je le savais, il gagnerait.

Drôle, enjoué, formidablement doué pour la fête, il ne donnait libre cours à sa nature qu'en petit comité et toujours en l'absence de Fortunée.

Gaby, ma jeune sœur, et moi trouvions en lui un compagnon de jeux, un donneur de répliques, le complice de nos frasques d'enfants. Conteur, imitateur, jongleur, il nous tenait en haleine par ses grimaces, sa fantaisie, son invention surréaliste. Nous vivions sa faculté de se transformer en d'autres personnages comme un don. Il se déguisait, se travestissait, portait une série de masques pour toutes les circonstances. Ma mère l'accusait de duplicité. Nous n'en avions cure. Nous l'aimions. Il se préservait et préservait ainsi nos lumières d'enfance. « Papa est magicien », roucoullions-nous toutes deux.

Par une revanche du sort, lui qui avait regretté ma naissance et souhaité une descendance exclusivement mâle, n'était amoureux que de ses deux filles, folles, fugueuses, militantes, féministes... et régulièrement entichées d'hommes divorcés, prolétaires, étrangers et, de surcroît, *roumis*.

La rigueur quasi janséniste de ma mère et sa faculté inégalable pour rappeler à tout un chacun, dès le lever du jour, qu'il fallait traverser la vie comme une vallée de larmes, avaient contraint Édouard à ruser. Pour dissimuler son appétit

de vivre, il feignait de prendre sa place dans le drame permanent, lui aussi.

Mais dès que nous nous retrouvions sur son lit, Gaby et moi, pour veiller à sa sieste, le monde changeait de couleur. Il se dépouillait de la grisaille répressive dans laquelle baignaient nos repas.

Ma mère y égrenait la litanie des méfaits de ses quatre enfants, réclamait la sanction du père. Édouard, sommé d'intervenir, jouait alors au justicier. D'abord, il mâchait, sans un mot. Solennel. De temps à autre, il nous jetait des regards qui se voulaient meurtriers. Ma sœur et moi échangeions quelques sourires. Le scénario, nous le connaissions. Comme d'habitude, pour nous, les filles, du bruit, des menaces, de la gesticulation. Puis mon père, le cérémonial accompli, irait faire sa sieste.

Il ne se déshabillait pas. Il attendait seulement que nous lui retirions ses chaussures. Pendant que nous nous affairions avec bonheur autour des lacets paternels, Édouard racontait une histoire, il improvisait la plupart du temps, ou imitait de la voix et du geste les propos du vendeur de poissons qui l'avait servi ce matin-là, au grand marché. Nous gloussions, riions, tournions autour de lui, enveloppions sa tête dans le journal qu'il essayait de lire.

« Devine, papa, devine ce qu'il y a dans la première page ? »

Il ne cherchait pas à se dégager. Nous le bâillonions presque et, lorsqu'il disait : « Ça y est, ça y est, j'ai toutes les nouvelles », nous le laissions reprendre son souffle quelques secondes. Alors, tel le rédacteur d'un journal lunaire, il contait, intarissable. Il mêlait le détail réaliste (« ... les rougets, ce matin, ouille ouille... étaient chers : deux francs ! ») à la trame onirique de l'histoire.

« Dans mon couffin de fête...

– Quel couffin, papa, quel couffin ?

– Comment quel couffin ? Celui qui est tressé de fils d'or...

Vous ne l'avez jamais vu ?

– Si, papa, bien sûr que si!...

– Dans mon couffin tressé d'or, ma par-rolé d'honneur (il roulait les r de sa parole d'honneur d'une manière inimitable, comme pour y insister), j'ai pris les rougets, un à un, vous m'entendez bien? Un à un, je les ai pris et je leur ai dit : réveillez-vous! ouvrez vos ailes! envoléez-vous!...

– Et alors, papa, et alors?...

– Alors, ma par-rolé d'honneur, ils ont ouvert leurs ailes vertes et ils se sont tous envolés vers Carthage, je crois bien, en tout cas vers la mer... Merveilleux, non? *Merveillousa!...* »

Puis, changeant brusquement de ton, il s'essayait à celui du *pater familias* : « Une fois pour toutes, allez-vous obéir à votre mère, oui ou non? », avant de s'assoupir, sans transition.

Les jeudis et dimanches – jours de congé scolaire –, je restais davantage pour le regarder dormir. Il ronflait quelquefois. La nuit, c'était pire, insupportable, disait ma mère qui l'accusait de lui faire passer des nuits blanches.

Je comprenais mal pourquoi il n'avait pas trouvé, grâce à son pouvoir surnaturel, le truc pour supprimer ce *casus belli* conjugal.

Dieu, en liberté provisoire...

Enfant, je regardais la mort comme l'immobilité, puis comme l'effacement de ceux que j'aimais. A deux reprises déjà elle avait modifié, raréfié mon paysage, m'enlevant mon petit frère André et, quelques années plus tard, mon grand-père paternel Babah.

La mort, quand elle frappait ailleurs, ne me préoccupait guère, ses autres victimes ne vivaient pas vraiment, elles tournaient sur une autre planète, hors de mon regard, de ma voix. Comme je ne les aimais ni ne les détestais, je ne savais pas qu'elles mourraient aussi et, de toute manière, c'était une affaire entre elles et ceux qui les aimaient.

La disparition de mon grand-père, celle de mon petit frère avaient fendu mon univers en deux, celui de la lumière, des formes, des bruits, et l'autre, celui de l'absence.

Le premier avait pris une drôle d'allure depuis que la mort s'était mêlée de mon enfance. Le soleil étirait des ombres étranges, le sable, bien que lisse, se creusait par endroits.

J'avais des silences, des pauses devant le miroir tant que mes frères et ma sœur ne faisaient pas irruption dans notre chambre commune.

Devant cet unique miroir, strié par le vert-de-gris, je bougeais un peu mes deux têtes : la mienne n'aimait guère l'autre, celle du reflet. Je m'avançais lentement jusqu'à toucher, comme pour la transpercer, la porte de la vieille

GISÈLE HALIMI

Le lait de l'oranger

Une enfant de huit ans qui engage le combat contre l'institutrice qui la traite de « sale Juive » ou de « sale bicote ». Une écolière qui ne se soumet pas au culte rendu à Pétain dans les écoles, du temps de Vichy. Une adolescente qui se révolte contre le Dieu des Juifs, parce qu'il n'accorde pas leur place aux femmes. Une jeune avocate qui refuse de prêter le serment traditionnel, parce qu'elle le juge trop servile... Parcours d'une rebelle, qui permet de retrouver les moments forts d'une vie marquée par des combats difficiles, voire dangereux. Défense des militants du F.L.N. pendant la guerre d'Algérie, ce qui lui vaut d'être arrêtée par les militaires putschistes. Procès de Bobigny sur l'avortement, cause des femmes, Gisèle Halimi ébauche ici une nouvelle réflexion sur le féminisme, née de la tendresse et des contradictions d'« une jeune mère indigne » à l'épreuve d'« un couple impossible ».

Bien des hommes et des femmes célèbres traversent cette histoire passionnée. Coty, de Gaulle, Giscard, Mitterrand, Chirac, Simone Veil, Bourguiba ou encore Camus, Sartre, Simone de Beauvoir... Peints souvent avec amitié, quoique toujours sans complaisance et parfois d'une plume acérée.

Mais, sans doute, pour cette actrice et témoin privilégiée de quelques événements importants de notre époque, le vrai grand homme a-t-il été Edouard, cette figure paternelle à laquelle elle revient toujours, par-delà la vie et la mort, et qu'elle appelle « le magicien ».

Gisèle Halimi, avocate à la Cour de Paris, présidente de « Choisir la Cause des Femmes », ancienne députée à l'Assemblée nationale, ancienne ambassadrice de France à l'Unesco.



9 782070 714391



88-X

A 71439

ISBN 2-07-071439-X

125 Ffrc